
Deepak Nayyar, *Catch up - Developing countries in the World Economy*, Oxford University Press, Londres, 2013, 210 pages, ISBN : 978-0-19-965298-3, 33,15 €

Deepak Nayyar est un nom qui s'impose dans tous les forums internationaux où l'on discute le développement dans une perspective globale et interdisciplinaire. Ce professeur émérite à l'Université Jawaharlal Nehru, à New Delhi, enseignant aussi à la New School for Social Research à New York, vient de publier un livre dont l'approche à l'intersection de l'histoire et de l'économie en fait l'originalité et la force. *Catch up - Developing countries in the World Economy* est une étude approfondie sur le processus de "rattrapage" des pays en développement pour combler le retard accumulé à travers les siècles et atteindre le niveau des pays développés. Ce travail s'adresse plutôt aux économistes, mais le lecteur intéressé par les relations internationales et par les sciences sociales en général ne sera pas déçu, par le traitement et grâce au langage accessible dont l'auteur se sert pour expliquer les principales étapes des processus de catch up. Pourquoi et comment certains pays ont-ils réussi à accomplir ce catch up là où d'autres ont échoué ? Comment celui-ci reflète-t-il les rapports de force dans l'échiquier politique mondial ?

A quel moment le partage entre riches et pauvres, entre *The West* et *The Rest*, pour reprendre Nayyar, a-t-il commencé ? Et celui entre l'Occident et le reste du monde ? A quelle période les pays en développement ont-ils glissé dans le déclin ? Le point de vue historique présenté par Nayyar remonte à l'an 1000, quand apparemment tous, riches et moins riches d'aujourd'hui, étaient plus ou moins égaux en termes de revenu par tête et de PIB. Le premier était alors, selon les calculs d'Angus Maddison, de l'ordre de 430 dollars par an. L'auteur fournit des comparaisons curieuses bien qu'approximatives : à la même période, l'Asie, l'Afrique et l'actuelle Amérique du Sud (*The Rest*) détenaient 83 % du revenu mondial (et 82 % de sa population). Entre l'an 1500 et 1820, avec une répartition démographique presque identique, le revenu de l'ensemble de ces trois régions est tombé à 63 % du revenu mondial. Et entre 1820 et 1950,

en conséquence de l'expansion coloniale et de la division internationale du travail, le PNB du *West* a plus que doublé : de 37 à 73 %, alors que celui du *Rest* chute de 63 à 27 % . Une bonne partie du livre est consacrée à la période 1820-1950, lorsque l'Europe vit le boom de la révolution industrielle mais aussi l'essor du colonialisme, des guerres pour l'hégémonie mondiale et de l'impérialisme. C'est là qu'on assiste à la montée de l'Occident et au déclin du *Rest* (avec des exceptions en Amérique latine). C'est là aussi qui surgissent les "divergences" qui partageront le monde en deux blocs, d'un côté les "industrialisés" ou "occidentaux", de l'autre les pays "arriérés", "sous-développés" ou "en voie de développement", la terminologie variant selon les époques et les écoles mais traduisant des problèmes identiques et le même partage du pouvoir économique mondial.

Bref c'est là où se creuse brutalement le fossé entre les uns et les autres. Paradoxalement c'est aussi le moment où l'on assiste à la révolution dans les transports, avec le train, les bateaux à vapeur et le télégraphe unifiant le monde et soudant l'économie mondiale.

Nayyar dissèque plus en détail les six décennies qui vont de 1950 à 2010. C'est la période où, selon les spécialistes en histoire économique, se produit "la grande convergence" entre les pays. Pour l'auteur il s'agit pourtant d'une "modeste convergence". Cette période qui débute à l'ère postcoloniale est incontestablement celle de l'émergence des pays en développement en termes de population, de plus grande participation au revenu mondial, au commerce international et à la production industrielle. On peut la subdiviser en deux : les années 1950-1980 sont celles de la prospérité pour plusieurs pays en développement, avant l'ascension de la puissance économique chinoise ; entre 1980 et 2008, avec l'entrée en scène de la Chine et les crises diverses, plusieurs de ces pays sont déjà au ralenti.

L'histoire des *catch ups* est longuement étudiée à partir du rôle de l'industrialisation comme moteur de cet engrenage de rattrapage. Mais l'auteur se penche aussi sur d'autres facteurs qui y sont intervenus tels que les investissements et la participation de chacun au commerce international. Un aspect intéressant, bien que peu présent dans le Brésil et dans d'autres pays en développement, c'est la migration qui a été et est toujours un levier décisif pour le *catch up*. Le professeur Nayyar en donne des chiffres qui font réfléchir sur le phénomène de l'effet migratoire : entre 1951 et 1975, l'Europe seule a reçu 10 millions d'immigrés venus des pays du *Rest*. Aux États-Unis, entre 1976 et 2000 on compte presque 17 millions d'immigrés issus des mêmes pays. Les envois de fonds (*remittances*) des migrants dans l'économie mondiale a atteint en 2010 pas moins de 444 milliards de dollars. Et ceux des immigrés vers leurs pays d'origine, où ils ont un impact économique indéniable, a atteint la même année 297 milliards de dollars.

Qu'est-ce qui fait Nayar parler plutôt de "convergence modeste" ? C'est tout d'abord le fait que dans ces six décennies entre 1950 et 2010, seulement 14 pays de ce vaste *Rest* du monde ont réussi à faire le bond nécessaire pour rattraper les "développés". Ensuite, à l'intérieur de chacun de ces pays le processus s'est accompagné d'énormes disparités. Les "priviliégiés" (la liste de Nayar diffère légèrement de celle des autres auteurs) sont quatre en Amérique latine — Brésil, Argentine, Mexique et Chili — , auxquels s'ajoutent la Chine, l'Égypte, l'Inde, l'Indonésie, la Corée du Sud, la Malaisie, l'Afrique du Sud, Taïwan, la Thaïlande et la Turquie. Dans les pages finales de son livre l'auteur présente un ensemble de questions dont les réponses confirment la thèse selon laquelle les hautes performances des uns s'est érigée sur la forte exclusion des autres. Appuyé sur une profusion de figures et des tableaux (dont beaucoup élaborés par lui-même), il montre comment l'augmentation de la richesse mondiale, surtout dès le milieu du XX^e siècle, a été distribuée de façon extrêmement inégale. En d'autres termes, comme disait souvent l'économiste Celso Furtado dans ses travaux de théorie et politique du développement, la croissance ne s'est pas transformée en développement. C'est que, selon Nayar, le processus de rattrapage ne se borne pas — seulement — aux "opportunités technologiques", c'est à dire de combler les asymétries en matière de progrès technique. Il insiste beaucoup sur le besoin pour ces pays de renforcer leurs "compétences" sociales et surtout leurs institutions, ce qui est souvent le plus difficile à mettre en oeuvre étant donné la lenteur de ces démarches. Si on délaisse cet aspect des choses, la convergence et la divergence entre les pays industrialisés et ceux en développement se feront simultanément, et la première risque d'être toujours annulée par la deuxième. Et quant à l'avenir ? Pour l'instant, aucun de ces 14 pays ne serait à même de maintenir le rattrapage. À moins de faire un saut qualitatif en matière de technologies, ils sont encore voués à rester au niveau de fabricants de composants industriels ou des opérations d'assemblage. Aucun n'est encore arrivé à la frontière de la technologie au point d'en commander l'innovation. C'est là un problème qui s'aggrave lorsqu'on constate que dans chacun de ses 14 pays persiste le cadre d'inégalités, d'exclusion et de pauvreté. Par ailleurs, l'exclusion de certains pays ou de certaines régions à l'intérieur des pays est de telle ampleur que "certains espaces géographiques sont pratiquement en dehors de n'importe quel processus de développement".

Deepak Nayar termine par quelques considérations : tout d'abord, la mondialisation a accentué la tendance à l'augmentation des inégalités du revenu : les riches s'enrichissent, les pauvres s'appauvrissent ; en d'autres mots, les mécanismes du marché ont eu tendance à accentuer les inégalités tant au sein des pays développés comme dans ceux en développement. Par la suite, les inégalités entre les

pays et entre les peuples se maintiennent à des niveaux très élevés, malgré les catch ups successifs ; la majorité des pays sous-développés reste en proie à des problèmes sous-jacents au phénomène du sous-développement : l'insuffisance d'infrastructures, des institutions arriérés, le manque d'éducation, une mauvaise gouvernance, l'exclusion. Enfin la question clé dans cette deuxième décennie du XXIe siècle est clairement de savoir quand et comment les pays les moins bien lotis du Rest suivront ceux qui sont à "l'avant-garde" du processus de rattrapage. Et à l'inverse, combien de temps se maintiendront-ils à la traîne des autres.

Il est clair en conclusion que les catch ups sont nécessaires mais sont loin d'être suffisants pour améliorer les conditions de vie de la population mondiale. L'œuvre de Deepak Nayyar se termine par un ton qui n'est pas plus pessimiste parce qu'à son avis le monde se trouve dans une sorte d'interrègne où la domination des pays occidentaux s'avère de plus en plus faible. La résurgence de l'Asie, surtout celle de la Chine, n'est pas encore assez profonde dans le contexte de l'économie mondiale pour inverser la balance hégémonique, mais un début de changement "avec une légère érosion de l'hégémonie est déjà visible". Tant que durera cet interrègne toutes les possibilités sont envisageables, même et surtout celle de la croissance inclusive accompagnée de la création d'emplois et de l'éradication de la pauvreté.

Rosa Freire d'Aguiar

Journaliste